

MM. COURNOT — NAUDIN — BOUTROUX

29 mars 1875.

Parmi les écrivains qui ont le plus contribué au rapprochement et à la réconciliation, plus ou moins volontaire, de la philosophie et des sciences, nous devons citer au premier rang M. Cournot. Savant lui-même, et mathématicien distingué, il est naturellement plus versé que la plupart des savants dans les questions philosophiques. Il a même en philosophie plus de connaissances précises et de compétence que n'en avait Auguste Comte. Il lui a manqué, pour exercer une certaine influence, d'avoir su condenser sa doctrine dans quelques formules brèves et larges, faciles à retenir et qui dispensent de penser : ce qui

a été l'un des grands mérites de l'inventeur du positivisme. M. Cournot est un esprit fin et subtil ; il se plaît dans l'analyse plus que dans la synthèse ; il a des vues flexibles et onduleuses qui ne laissent pas facilement résumer ni dans un sens, ni dans l'autre. C'est un probabiliste qui n'admet pas la rigueur en philosophie, et qui enseigne que la philosophie a précisément pour objet ce qui n'est pas susceptible de rigueur. Sa pensée ne peut donc jamais être bien comprise qu'avec la nuance qu'il lui donne, et on risque toujours de la fausser en la résumant. C'est cependant ce qu'il essaie de faire lui-même dans l'écrit qu'il vient de publier sous ce titre : *Matérialisme, vitalisme et rationalisme*¹, où il a voulu, nous dit-il, condenser en un court volume tout son « système ». Mais il semble bien vite reconnaître combien un tel mot est ambitieux appliqué à une philosophie comme la sienne, et il la caractérise avec bien plus de justesse en disant de son nouvel ouvrage qu'il est plutôt « un discours sur la philosophie naturelle », au sens des Anglais, « qu'une philosophie de la nature au sens des Allemands ». Son livre est, en effet, beaucoup plus un discours qu'un traité. Il ne s'en dégage pas une idée générale bien nette ; mais il contient beaucoup

1. Paris, Hachette, 1875.

d'idées ingénieuses et quelquefois profondes.

Le titre n'en est pas heureux : car il ne répond pas au sens de l'ouvrage. Ces trois noms : matérialisme, vitalisme et rationalisme caractérisent en philosophie trois systèmes différents et semblent indiquer un examen critique de ces trois systèmes. Pour l'auteur, ce sont les trois étages de la réalité : la matière à la base, la vie au milieu, la raison au sommet. C'est altérer le sens des mots que d'appeler matérialisme la partie de la philosophie qui traite de la matière, tandis que pour tout le monde c'est le système qui réduit tout à la matière. L'auteur a sans doute voulu dire qu'il est matérialiste en physique, vitaliste en physiologie, rationaliste en idéologie : mais les deux dernières expressions excluent la première.

Laissons d'ailleurs cette dispute de mots, et recueillons dans chacune des parties de l'ouvrage de M. Cournot l'idée fondamentale qui la résume.

Dans la première partie, l'auteur s'attache à prouver deux vérités : l'une que la matière est la base « l'assise fondamentale, le support de toute l'architecture de la nature », que « les lois du monde physique sont ce qu'il y a de plus universel, de plus stable dans l'économie du monde » ; la seconde, c'est que la matière n'existe pas en tant que substance, au sens des métaphysiciens, c'est-à-dire

en tant que sujet inerte, passif, immobile, qui se revêtirait de propriétés comme un homme de son manteau : la matière n'est que force ou composé de forces. On voit que l'auteur n'admet pas la fameuse antithèse de la matière et la force qu'invoquent les matérialistes : il n'y a pas de matière, en dehors et au delà de la force ; et les forces elles-mêmes ne sont à proprement parler que des « idées ». Car « ce qui s'ajoute à la pure géométrie pour composer la notion de matérialité, celle des agents et des lois physico-chimiques appartient à un ordre purement intelligible, aussi peu dépendant de la sensation qu'aucune vérité de quelque ordre que ce soit. » Ainsi ce que l'auteur appelle matérialisme pourrait tout aussi bien s'appeler idéalisme, et n'exprime d'ailleurs que la base de nos connaissances. Tel est le premier étage de la philosophie de la nature.

Au second étage commence la vie. L'auteur ici se déclare décidément vitaliste. Il maintient une distinction essentielle entre un système inorganique, qui n'est pas un « tout » mais un « bloc », et l'essence de l'organisme qui est un véritable tout, dont les parties concourent vers un but commun. Il se refuse d'expliquer « le supérieur par l'inférieur », suivant une expression empruntée à Auguste Comte ; au contraire, c'est l'inférieur qu'il faut expliquer par le supérieur. Il enseigne que la na-

ture, en fait d'invention, « l'emporte sur le plus savant académicien, sur le mécanicien le plus ingénieux ». Il admet enfin un *nîsus formativus*, c'est-à-dire une force organisatrice, une énergie formatrice, semblable à ce qu'Aristote désignait par le terme d'*en-téléchie*, expression qui comprend à la fois et l'idée de but et l'idée de force.

Nous touchons ici à une difficulté qui, à la vérité, ne tombe pas sur l'auteur seul, mais sur laquelle enfin il ne s'explique pas. Cet élément nouveau de la réalité, le principe organisateur se ramène-t-il aux lois générales de la nature ? ou bien est-ce un élément vraiment nouveau et tout à fait différent des conditions mécaniques qui le précèdent ? Dans le premier cas, comment échapper au reproche d'expliquer le supérieur par l'inférieur ? Dans le second cas, comment ce principe nouveau, cette force nouvelle se comprendrait-elle autrement que par l'action immédiate de la cause créatrice, c'est-à-dire par une intervention surnaturelle ? Matérialisme ou surnaturalisme, tel paraît être le dilemme que présente inévitablement le problème de la vie. Cependant l'auteur se refuse à l'une ou l'autre de ces deux issues. Quel terme moyen a-t-il découvert ? Quel moyen de conciliation a-t-il trouvé entre la physique qui nous enseigne que la quantité de forces dans l'univers est toujours la même, et la

métaphysique qui veut l'introduction d'une force nouvelle pour expliquer la vie et la pensée ?

Le même problème se présente pour l'origine des espèces vivantes : et ici l'auteur, afin d'éviter le surnaturalisme, ne craint pas de prendre parti en faveur des théories transformistes, tout en se prononçant en particulier contre l'hypothèse de Darwin : mais c'est là un point sur lequel nous aurons tout à l'heure occasion de revenir en parlant d'un autre écrivain.

La partie la plus neuve et la plus importante de l'écrit de M. Cournot est celle qui est intitulée *Rationalisme* ; mais c'est aussi la plus difficile à lire ; car l'auteur y fait usage, et c'est son droit, de ses connaissances mathématiques qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Les philosophes y remarqueront une distinction entre l'idée de cause et l'idée de raison, une théorie très importante du hasard et une tentative de ramener toutes nos idées fondamentales à l'idée d'ordre. Au reste, pour comprendre ces théories dans tout leur sens, il faut recourir à un travail plus ancien, et beaucoup plus étendu, le premier ouvrage philosophique de M. Cournot, intitulé *Essai sur les fondements des connaissances humaines* ¹.

1. Paris, 1851.

Après avoir fait sa part à la matière dans sa première partie, à la vie dans la seconde, à la raison pure dans la troisième, M. Cournot ne craint pas en terminant d'ouvrir quelques perspectives sur un ordre d'idées supérieur : c'est ce qu'il appelle le *transrationalisme* : « Y a-t-il quelque chose de supérieur à l'intelligence et à la raison ? Oui, dit-il, il y a quelque chose de meilleur et de préférable : il y a l'âme. » L'auteur s'élève avec quelque ironie contre les définitions scolastiques de l'âme ; et il a raison si elles ne sont que scolastiques. Néanmoins, si un de ces philosophes que l'on appelle spiritualistes se permettait de n'affirmer l'âme, comme le fait ici l'auteur, que comme synonyme d'honneur, de dévouement, de patriotisme, on lui aurait bien vite imputé de tomber dans « des lieux communs oratoires » ; on lui dirait que les raisons de sentiment ne valent rien en philosophie, et que toutes ces belles choses ne sont que des modes du système nerveux. Si l'âme est plus qu'un mot, plus qu'une métaphore littéraire, il faut bien qu'elle ait quelque fondement dans la nature des choses ; et les philosophes doivent avoir le droit, dans les conditions de rigueur que permet leur science, de chercher à la définir. Nous comprenons sans doute qu'un mathématicien habitué aux démonstrations les plus exactes ne soit pas tou-

jours satisfait de celles des métaphysiciens. Est-ce une raison cependant pour se borner, quand il s'agit des intérêts suprêmes de l'humanité, à de simples considérations de sens commun ou de sentiment, du genre de celles que l'on traite avec le plus haut dédain, quand ce sont les philosophes qui les proposent ?

M. Cournot, comme étant à la fois savant et philosophe, a dû nous occuper le premier. Nous signalerons maintenant deux autres écrivains : l'un, qui est un pur savant, et que sa science conduit jusque sur les confins de la métaphysique ; l'autre, qui est un pur métaphysicien, et que la philosophie conduit jusqu'aux confins de la science. Le premier est un botaniste éminent, M. Naudin, membre de l'Institut, ayant publié récemment, dans le Bulletin de la Société de botanique, un très curieux mémoire *sur la Doctrine de l'évolution*. L'autre est un jeune philosophe de l'Université, M. Boutroux, auteur d'un travail très remarqué *sur la contingence des lois de la nature*.

M. Naudin était aussi autorisé que personne à donner son avis sur la grande théorie transformiste, puisqu'il en a été, de l'aveu même de Darwin, l'un des précurseurs. Celui-ci, en effet, dans son livre sur *l'Origine des espèces*, le cite parmi

ceux qui lui ont ouvert la voie ¹. Dans son travail récent, M. Naudin revient sur la question. Il se déclare à la fois transformiste et antidarwiniste. Ses vues sur ce point sont la confirmation et la vérification de celles que M. Cournot, de son côté, a exposées et développées dans son livre. L'un et l'autre sont partisans de la doctrine des transformations brusques, et combattent les transformations lentes. Nous insistons naturellement sur l'opinion de M. Naudin, comme étant celle du savant compétent et autorisé en ces matières.

La première, c'est que l'on n'a pas à sa disposition un temps infini, comme se le persuadent les darwinistes. « Suivant les calculs les plus récents, dit M. Naudin, la durée *maximum* de la vie animale sur notre globe peut être approximativement évaluée à quelques dizaines, à une cinquantaine de millions d'années tout au plus, et les progrès ultérieurs de la science n'élèveront jamais cette estimation, mais tendront au contraire à la restreindre. » Or, cinquante millions d'années peuvent paraître un assez joli chiffre ; mais en réalité il est absolument insuffisant pour expliquer la production de toutes les formes organiques, si on les suppose produites par des modifications insensibles. Ce ne sont pas des

1. C'est dans l'*Esquisse historique* qui précède l'ouvrage.

millions d'années, ce seraient des milliards de siècles qu'il faudrait ¹.

En second lieu, l'erreur de Darwin, suivant M. Naudin, est d'entendre trop à la lettre et d'une manière trop matérielle le célèbre principe de Leibnitz, le principe de continuité. *Natura non facit saltus* ; soit ; mais Leibnitz lui-même a reconnu que les courbes, comme il le disait, avaient des « points de rebroussement » qui n'empêchaient pas la continuité. Certains degrés peuvent être traversés d'une manière plus ou moins rapide, et dans le secret de l'incubation, sans qu'il soit nécessaire de croire que tous les changements se font par degrés imperceptibles. Ces changements insensibles sont entièrement contraires à l'expérience ; et M. Naudin, qui a étudié si à fond les variations des espèces botaniques, est ici une puissante autorité : « Quand un changement même très notable se produit, dit-il, il survient brusque-

1. Dans certaines parties du continent américain, formées par des polypiers accumulés, on peut, suivant Agassiz, remonter jusqu'à 200,000 ans en arrière (Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*, 1861, ch. iv), et atteindre ainsi jusqu'au 250^e de la durée totale de la vie sur le globe : or, si à cette profondeur d'antiquité, on n'a pu surprendre l'ombre même d'une variation, comment croire que 250 fois plus de temps peuvent avoir suffi pour traverser l'intervalle qui sépare la cellule primitive de l'humanité ?

ment dans l'intervalle d'une génération à l'autre. La fixation des variétés a pu demander du temps : mais leur apparition a toujours été subite. »

Selon cette doctrine, la variation a lieu dans le germe même, ou pendant la période d'incubation, et les circonstances extérieures, si souvent invoquées, le climat, le milieu, les habitudes n'ont que très peu d'importance : « Quand les espèces varient, elles le font en vertu d'une propriété intrinsèque et innée, qui n'est qu'un reste de la plasticité primordiale ; et les conditions extérieures n'agissent qu'en déterminant la rupture d'équilibre qui permet à cette plasticité de produire ses effets. » La *sélection naturelle* de Darwin, dans cette hypothèse, ne joue aussi qu'un rôle très secondaire. Les espèces tombent d'elles-mêmes, lorsqu'elles ont épuisé la quantité de force plastique qu'elles contenaient, comme elles naissent en vertu de cette même force. « Dans ma manière de voir, dit l'auteur, les faibles périssent parce qu'ils sont arrivés à la limite de leurs forces, et ils périraient même sans la concurrence de plus forts. » En un mot, le point de vue de M. Naudin (et il est fait pour plaire aux métaphysiciens), est de remplacer, dans la théorie de l'évolution, les causes extérieures, accidentelles, purement fortuites, par une force plastique interne qui

d'un protoplasma primordial « tire les grandes lignes de l'organisation, puis les lignes secondaires, et descendant du général au particulier, toutes les formes actuellement existantes, qui sont nos espèces, nos races, nos variétés. »

M. Cournot, avons-nous dit, soutient aussi de son côté une théorie semblable. Il émet l'idée « d'une refonte » des types organiques par des forces « instinctives et non machinales », n'agissant qu'à des époques éloignées et ne laissant aucune trace de leur travail, *comme si la nature avait aussi sa pudeur*, et cessant d'agir après avoir épuisé leur action. C'est ce que M. Naudin appelle « une création par les causes secondes, » et M. Cournot « une genèse qui se concilie aussi bien qu'une création miraculeuse avec l'idée d'une cause suprême. » M. Naudin va jusqu'à prétendre que cette théorie n'a rien de contraire avec la théologie orthodoxe, et il croit la retrouver jusque dans la Bible. C'est aller bien loin; mais ces vues suffisent à prouver qu'on s'est trop hâté dans les écoles philosophiques de considérer telle hypothèse scientifique comme nécessairement contraire ou favorable à telle doctrine métaphysique. En fût-il ainsi, il faudrait sans doute en prendre son parti, et la vérité ne dépend pas de nos sympathies ou de nos antipathies; mais en réalité ces questions sont si com-

plexes, si délicates et se prêtent à tant d'interprétations diverses, qu'il n'y a que les esprits lourds et grossiers qui puissent croire que les idées morales et religieuses soient réellement engagées dans de telles controverses.

L'écrit de M. Boutroux sur la *Contingence des lois de la nature* nous fait passer de la science à la métaphysique. Si l'école positiviste a cru en finir avec la métaphysique, elle s'est fait, il faut l'avouer, une singulière illusion. Ceux qui savent quelque chose du travail philosophique actuel, ne doivent pas ignorer qu'il se forme une jeune école de hardis métaphysiciens, trop hardis peut-être au dire de quelques sages que l'âge a rendus prudents, mais qui n'en méritent pas moins une sérieuse attention. Plus les positivistes combattent et proscrivent la métaphysique, plus nos jeunes métaphysiciens l'affirment au contraire avec audace, avec fermeté. Elle est pour eux la véritable science maîtresse, la science des sciences; elle ne reçoit pas de lois, elle en donne; c'est à sa lumière que tout s'explique; c'est par son esprit que tout vit. Sans doute la métaphysique ne doit pas se séparer des sciences; elle doit s'en approprier les résultats, mais en les dominant, les expliquant, les surpassant. C'est à cet ordre d'idées, à cette méthode, qui rappelle un peu la méthode allemande, mais avec plus de précision et de so-

bricité, que se rattache le travail de M. Boutroux, dont il nous reste à parler.

L'objet de ce travail est d'établir qu'il y a quelque chose de contingent dans la nature, et qu'à l'origine elle dérive de la liberté; qu'à tous ses degrés ou étages, il y a quelque élément nouveau qui n'est pas la reproduction nécessaire de l'état précédent. Le métaphysicien s'accorde avec le savant, M. Boutroux avec M. Naudin, pour affirmer que la loi de continuité de Leibnitz ne doit pas s'entendre dans un sens matériel, comme si toute chose ne fût jamais qu'une répétition identique d'un même phénomène. Il y a à chaque étage de la nature une véritable addition : la conscience s'ajoute à la vie; la vie s'ajoute à la matière; et même dans la matière inorganique, les propriétés physiques qui constituent les corps s'ajoutent aux propriétés géométriques qui constituent la matière; enfin la matière elle-même, avec ses propriétés géométriques, contient plus que la simple existence de quelque chose en général. Finalement, l'auteur ne reculant pas devant la synthèse la plus hardie, va jusqu'à montrer que l'être ou l'existence ne se déduit pas du possible, et que pour passer du possible à l'être, il faut une action effective qui, suivant lui, ne peut être qu'une action libre.

Mais, disent les physiciens et les mathématiciens, rien ne se crée, rien ne se détruit. Une même quantité de force, diversement modifiée, voilà l'univers. — Oui, sans doute, répond notre jeune métaphysicien, ce sont là les conditions physiques et mathématiques des choses; mais ce ne sont que des conditions : ce n'est pas l'être, ce n'est pas la vie, ce n'est pas la réalité. Qu'importe que dans tel bloc de marbre il y ait autant de matière, autant de force mécanique emmagasinée que dans l'Apollon du Belvédère : n'y a-t-il rien de plus dans l'un que dans l'autre? Une grande idée, une belle action peut être, physiquement parlant, égale, par la matière et la force dépensée, à une éruption de volcan; assimilera-t-on ces phénomènes les uns aux autres? L'auteur ne fait donc au fond que développer, avec une extrême subtilité, et aussi une certaine nouveauté de détail, la grande pensée de Pascal que l'homme est plus noble que l'univers, fût-il écrasé par lui, parce qu'il sait qu'il meurt. Mais il essaie de démontrer cette différence de dignité, et cet accroissement de valeur à tous les degrés de l'échelle de la nature. Il croit qu'il peut y avoir progrès ou décadence, accroissement ou dépérissement; en un mot, gain ou perte dans l'histoire de l'univers. S'il en est ainsi, le budget de la nature n'est pas une quantité immobile, où

l'actif et le passif se compensent perpétuellement. L'élément permanent dans la nature n'est qu'une abstraction, une résultante ; au contraire, l'immobilité est impossible ; c'est le vide, c'est la mort, le néant, c'est la superficie des choses. Le réel est mobile, se modifie et se complète sans cesse ; tout passe d'un état à un autre ; mais chacun de ces états a sa valeur propre, et augmente ou diminue la valeur du tout.

Dans cette philosophie, l'indifférence des stoïciens, le quiétisme des mystiques, le nirvâna des bouddhistes, le désespoir des pessimistes sont formellement condamnés. Tout ayant un prix, il n'est pas indifférent d'agir ou de ne pas agir, de faire ceci ou cela, puisque tout phénomène a sa valeur propre, et peut être un gain ou une perte pour l'ensemble de l'univers. Les belles indifférences, les oisives contemplations, les ironies délicates, tout cela n'est plus que jeu puéril et superficiel. La vie devient une œuvre mâle et sérieuse ; elle est digne d'être vécue, *vita vitalis*, suivant la belle expression des anciens.

Nous traduisons dans la langue de la morale les conceptions toutes métaphysiques de l'auteur qui sont d'une nature trop ardue pour être présentées ici. Les conséquences de sa doctrine ne sont pas moins importantes pour la liberté. Si tout est

addition ou perte dans l'univers, si l'indestructibilité de la matière et de la force n'est qu'une conception abstraite qui n'exprime qu'un point de vue des choses, mais non la réalité elle-même, la liberté n'est plus en contradiction avec la nature ; elle peut intervenir dans les phénomènes et y apporter une action propre nouvelle. La nature n'est plus une chaîne inflexible, où rien de nouveau ne peut s'introduire : c'est un réseau souple et flexible qui peut se relâcher ou se resserrer, et qui permet à la liberté d'y intercaler ses œuvres.

L'auteur a développé ces idées avec un grand talent de métaphysicien. La souplesse, la finesse, la subtilité sont les qualités dominantes de sa pensée : son style est du tissu le plus ferme, et il sait à l'occasion y joindre l'éclat. On peut lui reprocher de ne point assez discuter : défaut commun d'ailleurs à tous les métaphysiciens de la même école. Il n'y a pas une ligne de son œuvre qui ne soulève des difficultés, à côté desquelles il passe sans sourciller et sans s'émouvoir. Chez lui, le raisonnement est, si j'ose dire, unilatéral. Il ignore les objections et ne met pas assez sa propre pensée à l'épreuve, par la comparaison avec celle des autres. Cependant, selon nous, il n'y a pas de philosophie sans dialectique, sans examen du pour

et du contre, sans interrogation contradictoire, *cross examination*, comme disent les Anglais. Quel mérite y a-t-il à avoir raison quand on pense tout seul? Tout en approuvant en grande partie les vues de l'auteur, nous eussions cependant voulu qu'il eût plus raison encore; et que, par une discussion plus approfondie et plus développée, il eût écarté toutes les difficultés que son opinion ne peut manquer de soulever soit parmi les savants, soit parmi les philosophes qui se piquent de ne fonder leur philosophie que sur les données de la science.

Nous ne savons si nous obéissons à une prévention de métier, mais il nous semble que les travaux que nous venons de signaler témoignent d'une véritable activité d'esprit, et d'un travail énergique et fécond. La philosophie française ne peut sans doute se vanter de ces vastes publications dont s'enrichit chaque jour la philosophie anglaise, de ces grands et complets traités de psychologie, de logique, de métaphysique qui ont été accueillis chez nous avec une si grande faveur; mais ces grands ouvrages, d'un autre côté, sont bien longs, bien diffus, se répètent souvent, et ne sont pas toujours aussi originaux qu'on le pense. Chez nous, le travail est plus dispersé. Nous avouons qu'il serait à désirer qu'il se concentrât davantage dans quelques grandes

œuvres. Néanmoins, la pensée est loin d'être endormie et stagnante, et le mouvement des idées n'est nullement interrompu. Nous serions plutôt tenté de croire à un progrès, et au risque de paraître trop optimiste, nous sommes plus porté à l'espoir qu'au découragement.